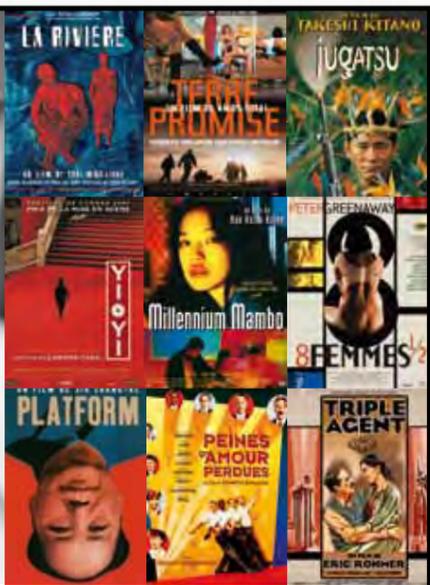




## Gaumont restaure !

RETROUVAILLES AVEC LE PREMIER CLOUZOT, L'ASSASSIN HABITE AU 21 PAGE 02



### Pierre Collier : l'art de l'affiche décrypté par un maître

Promesse d'émotion dans les salles obscures, l'affiche distille déjà un petit bout de fiction. PAGE 03



### Loulou la scandaleuse en ciné-concert

Partition originale, copie restaurée, Timothy Brock à la baguette : une projection d'exception. PAGE 03

### « Une perfectionniste qui n'avait pas froid aux yeux »

Alice Guy, première femme cinéaste, racontée par sa petite-fille. PAGE 02

### Mon festival à moi, avec Frankenweenie et E.T.

« Et si on goûtait au ciné ? » PAGE 04

### Final Cut, le film-patchwork de György Pálfi

Boy meets girl PAGE 04

## Lumière, the place to be

Lieu de rencontre pour ceux et celles qui font vivre le cinéma de patrimoine, Lumière entre dans le vif du sujet, avec une table-ronde - réservée au professionnels -, consacrée à la distribution de ces films en Europe, jeudi. Et déroule un riche programme qui témoigne de la vitalité, liée au numérique, de ce marché, avec des restaurations récentes menées par les cinémathèques, les studios ou les maisons de production du monde entier, telles *L'Assassin habite au 21* d'Henri-Georges Clouzot, projeté lors d'une soirée-hommage à Gaumont, *Voyage en Italie* de Roberto Rossellini, *La Chevauchée des bannis* d'André De Toth, *L'Aventurier du Rio Grande* de Robert Parrish ou *The Last Picture Show* de Peter Bogdanovich. Lumière 2012, c'est aussi, et surtout, un lieu de rencontres et d'échanges entre le public - souvent connaisseur et passionné - et les invités du festival, réalisateurs, comédiens et professionnels, avec ce mercredi les master-classes de la comédienne Jacqueline Bisset et de l'agent François Samuelson, ainsi qu'une table-ronde consacrée à l'oeuvre de Vittorio De Sica. Sans oublier les séances présentées par les réalisateurs Andrei Konchalovskiy, Mark Cousins, Christian Carion, Eric Guirado, Jean-Paul Rappeneau, l'acteur Max von Sydow et la comédienne Clotilde Courau.... En résumé, pour tout cinéphile qui se respecte, Lumière is the place to be !

À LA UNE

# Gaumont restaure !

Lumière célèbre la firme à la marguerite, engagée dans une vaste restauration-marathon de son catalogue - celle de 270 nouveaux titres a été mise en route -, dont elle présente les derniers bijoux au festival, parmi lesquels *L'Assassin habite au 21* d'Henri-Georges Clouzot, ce mercredi soir en présence de Nicolas Seydoux, président du conseil d'administration de Gaumont et Sidonie Dumas, directrice générale.

**Le film** - Des crimes sont commis par un mystérieux assassin qui laisse derrière lui une carte de visite au nom de Durand. Le commissaire Wens (Pierre Fresnay) trouve des cartes, qu'un voleur a dérobées à la pension Mimosas. Déguisé en pasteur, Wens se rend à Montmartre, suivi de sa maîtresse Mila-Malou (Suzy Delair) et prend pension aux Mimosas. Il n'a plus qu'à découvrir lequel des locataires, tout à tour accusés puis innocentés, est le vrai coupable... Des comédiens sublimes, des dialogues aussi drôles que vachards, des personnages insolites et une intrigue rondement menée : *L'Assassin habite au 21* sera classé parmi les meilleurs polars des années 1940 par le Figaro, en 1991.

**La sortie, en août 1942** - Sorti en pleine guerre, *L'Assassin habite au 21*, adapté d'un roman de Stanislas-André Steeman, connaît un grand succès, tant public que critique. Jusque là scénariste reconnu - *Le Dernier des six*, premier volet des aventures du commissaire Wens et de sa compagne Mila-Milou, avait rempli les salles -, Clouzot signe là, à 35 ans, sa première réalisation. Il y révèle ses talents de directeur d'acteurs, qui le feront entrer dans la postérité... sous les traits d'un bourreau. « Pour mettre les comédiens dans l'état d'angoisse nécessaire à la scène, il faut être angoissé soi-même. Ce qui importe chez le comédien, c'est qu'il entre dans l'état physique du personnage au moment donné. Là-dessus, je suis incapable de céder. Je ne peux pas supporter qu'on fabrique. Peu importe si la colère que je réclame a d'autres motivations que celles du rôle, il suffit qu'elle soit vraie », dit-il. Outre le tandem vedette formé par Pierre Fresnay et Suzy Delair - qui partage alors la vie de Clouzot - le film met aussi à l'affiche deux comédiens qui deviendront des familiers du cinéaste : Pierre Larquey et Noël Roquevert.

Projection mercredi à l'Institut Lumière, à 19h, de *L'Assassin habite au 21* d'Henri-Georges Clouzot (1942) précédé d'un programme de films de la pionnière du cinéma Alice Guy (11 min). Séances jeudi à 14h30 au cinéma Gérard-Philipe à Vénissieux et samedi à 21h45 au Pathé Bellecour.



**La renaissance, en 2012** - Restauré aux mythiques laboratoires Eclair par son producteur-éditeur Gaumont, le film va retrouver une nouvelle vie en DVD et Blu-ray qui devrait combler les cinéphiles, après un minutieux travail qui a permis d'éliminer les tâches, griffures, points blancs et autres défauts des copies en pellicule. « La restauration a été assez dure, elle a pris presque un an. Nous sommes partis d'un négatif très abîmé de 1942 », explique André Labbouz, directeur technique chez Gaumont. « Il y avait beaucoup de moisissures, de déchirures, de cassures, d'images qui manquaient et qu'il a fallu reconstituer, récupérer ailleurs ». Avec pour principal souci de « rester très fidèles à la photographie d'origine », dit-il. « Au final, c'est tout propre, on dirait du neuf ! ». Des retrouvailles avec le film dont le public de Lumière aura la primeur.



### Les prochains restaurations Gaumont

Parmi les 270 titres dont la restauration a été lancée, figurent bien des pépites, signées Maurice Pialat (*Nous ne vieillirons pas ensemble*, *Police*, *Passé ton bac d'abord*, *La Gueule ouverte*), Michel Deville (*Pénil en la demeure*), Louis Malle (*l'ensemble des titres*), Claude Pinoteau (*La Gifle*, *La 7<sup>ème</sup> cible*, *Le Silencieux*), Yves Robert (*Alexandre le Bienheureux*) et Georges Lautner, puisque *Les Tontons flingueurs* devrait, pour son 50<sup>ème</sup> anniversaire, ressortir en version remastérisée 2K.



Le billet de... Thomas Baurez de StudioCinéLive



Louise B.



Longtemps l'histoire du cinéma n'a semblé converger que vers un seul point : Hollywood. Cinéastes, actrices, acteurs - principalement originaires de la vieille Europe - tentaient leur chance vers la terre promise. Les uns en quête d'une liberté perdue, les autres d'un deuxième souffle. L'Américaine Louise Brooks, star de la Paramount, emprunta le chemin inverse en 1928 pour jouer les femmes pécheresses à Berlin. A la fin des nineties, le cinéma parlant menaçait les gloires d'une extinction de voix si le timbre ne collait pas. Louise s'en fichait pas mal. Elle venait de tourner avec le grand Howard Hawks, avait fait des cascades périlleuses pour William Wellman et eu des « fous rires niais comme une vierge en chaleur » pour D.W. Griffith. L'Allemand Georg Wilhelm Pabst, lui, voulait en faire sa Loulou, femme au tempérament de feu, objet de désir au destin forcément tragique. Louise Brook quitta donc les paillettes multicolores californiennes pour l'austère raffinement teuton : « À Hollywood, écrit-elle dans ses mémoires, j'étais une jolie écervelée dont le charme, aux yeux du service production, était inversement proportionnel à l'accroissement de son courrier de fans. À Berlin, dès que j'eus posé le pied sur le quai de la gare où m'attendait Pabst, je devins une actrice. » L'Art avec un grand A donc ! Le tournage se déroule néanmoins dans une ambiance tendue. Pabst oblige son actrice à souffrir, au diapason de son héroïne. Finies les sorties nocturnes dans le Berlin interlope, le cinéaste raccompagne lui-même sa muse à ses appartements après le dur labeur. Dans le petit milieu du cinéma, on ne pas pardonne pas celle qui a coiffé Marlène Dietrich au poteau pour le rôle de Loulou. Sur le plateau, ses partenaires la détestent. À Hollywood, on oublie Brooks, déclarée inapte au cinéma parlant. La critique se déchaine, accusant l'actrice de ne rien faire. Ne rien faire ? C'est à dire ne pas prendre un regard pénétré à chaque gros plan, se déhancher en tous sens et tendre ses bras vers la caméra comme Norma Desmond à la fin de *Sunset Boulevard*. Louise Brooks a ajouté un élément supplémentaire au métier d'actrice : le naturel. Ce rôle de Loulou, iconique en diable, c'est à la fois le faite de la carrière de Louise Brooks et le début de la fin. Pabst l'avait pourtant prévenue : « Votre vie est exactement celle de Loulou et vous finirez de la même façon ! » Darnned !

À NE PAS MANQUER

## Loulou la scandaleuse en Ciné-Concert

Le grand film de Pabst succède aux *Quatre cavaliers de l'Apocalypse* de Rex Ingram présenté par Kevin Brownlow l'an dernier, avec une projection d'exception à l'Auditorium de Lyon. Projeté en copie restaurée, ce chef d'œuvre du muet sera accompagné par une musique originale, composée pour l'occasion, interprétée par l'Orchestre national de Lyon, sous la direction de Timothy Brock.

Loulou, c'est Louise Brooks au visage encadré par le célèbre casque de cheveux noirs, follement sensuelle et pourtant innocente, féministe avant l'heure ou héroïne incandescence de mélodrame, en tout cas objet du scandale. Libre de tout préjugé, Loulou ne vit que pour l'amour et le plaisir, passant de bras en bras au gré de son caprice. Maîtresse en titre du Dr Schön, puissant directeur de journaux, elle parvient à le faire rompre avec sa fiancée et à s'en faire épouser, sans pour autant renoncer à ses autres liaisons. Le soir même des noces, le Dr Schön la surprend avec son propre fils. Il tend un revolver à l'infidèle pour qu'elle s'ôte la vie, mais au cours de la dispute, c'est lui qui est tué. Accusée de meurtre, Loulou est acquittée grâce à des protecteurs influents. Elle reprend sa vie aventureuse...

Dans une société bourgeoise allemande dont la déliquescence est dépeinte avec réalisme, Loulou incarne l'éternel féminin qui fascine et ensorcelle, la flamme à laquelle les hommes ne peuvent que se brûler, la séduction mortifère. Les malheureux qui croisent son regard la condamnent, mais succombent. Toutefois, malgré ses sortilèges et ses petites manipulations, elle tombera, victime de la lâcheté des hommes, de leur incapacité à aimer.

Adaptation de deux pièces de Frank Wedekind : *L'Esprit de la Terre* et *La boîte de Pandore*, Loulou aurait, selon la légende, été inspirée à l'auteur par la figure de Lou Andreas-Salomé, une jeune fille d'origine russe, qui fascina plusieurs grands esprits de son temps, dont Freud, Nietzsche et Rilke. Il en fit une héroïne au pouvoir démoniaque sur les hommes. Après avoir un temps songé à confier le rôle à Marlène Dietrich, Pabst choisit une jeune Américaine inconnue, Louise Brooks, qui vint tourner en Allemagne. Jugé trop immoral, le film subira la censure puis le désintérêt du public et les foudres d'une partie de la critique, même s'il rencontrera un certain succès en France.

RENCONTRE



▲ Autoportrait, octobre 2012

## Pierre Collier : l'art de l'affiche décrypté par un maître

Promesse d'émotion dans les salles obscures, l'affiche de cinéma suscite le désir intrigué du spectateur, en distillant déjà un petit bout de fiction. Lumière offre à un maître du genre, l'affichiste Pierre Collier, l'occasion de lever le voile sur une profession peu connue en décortiquant ses créations, à l'occasion de master-classes destinées aux lycéens et d'une exposition, où il donne des clés pour comprendre son travail.

**« Je me suis toujours efforcé de ne pas avoir de style. Car c'est l'effet de signature, vampirisant le film lui-même, qui a perdu certains de mes petits camarades ! »**

« Je n'ai jamais pu concevoir une affiche autrement qu'en écho à l'ADN du film et donc je me suis toujours interrogé sur le sens » de celui-ci, proclame Pierre Collier, qui en 25 ans a signé quelque 550 créations. Si l'alchimie d'une affiche réussie - celle qui s'imprime dans la rétine, la mémoire, voire le subconscient, du passant - est difficile à définir, Pierre Collier tente une formule : elle doit être l'image la plus « pertinente » possible par rapport au sens de « l'objet-film », dont elle propose une synthèse aussi « élégante » que « puissante ». Ainsi la composition géométrique à la Mondrian élaborée pour *8 femmes 1/2* de Peter Greenaway, où un corps féminin dénudé se love dans la courbe d'un grand chiffre huit, tout en s'insérant dans un réseau de lignes droites, allie-t-elle sensualité et sage rectitude, pour figurer une « maison close fantasmée ». Et de son côté la reproduction de la fresque érotique d'une maison de Pompéi illustrant l'affiche de *N'oublie pas que tu vas mourir* de Xavier Beauvois, évoque avec puissance l'intimité des ébats amoureux, devenus périlleux aux temps du sida, comme le relate le film. L'affiche doit à la fois séduire et déstabiliser, comme le formulait Jean Cocteau en évoquant la phonétique du nom de Marlène Dietrich : « Cela commence comme une caresse, cela finit en un coup de trique ! », dit Pierre Collier. Après des débuts dans la publicité, cet affichiste indépendant formé aux Beaux-Arts, par ailleurs photographe et dessinateur, a fait le choix de travailler pour un « cinéma d'auteur étranger aux modestes ambitions commerciales », où on lui donne plus volontiers carte blanche. A condition toutefois de composer avec les desiderata du distributeur, concède-t-il, la réussite d'une affiche étant alors le reflet d'une collaboration plus ou moins harmonieuse. « Parfois, particulièrement pour les films français, le réalisateur est partie prenante de la décision. Pour le meilleur ou pour le pire... », souligne Pierre Collier, qui juge les réalisateurs français « assez intrusifs ». Pour « le meilleur » en ce qui concerne Alain Cavalier, Xavier Beauvois ou Eric Rohmer. En revanche avec Laetitia Masson, Michel Ocelot ou Pascal Bonitzer, « ce fut plus rugueux ! », se souvient-il. Les réalisateurs étrangers, eux, « ont le grand mérite d'être loin, et donc de n'être pas impliqués dans le processus de création de l'affiche française de leur film », à quelques exceptions près dont Jim Jarmusch ou encore Amos Gitai. « Mais Amos est aussi un plasticien donc cela s'entend plus aisément », concède-t-il. Ses maîtres ? Saul Bass, Cassandre « pour son génie de la composition », Savignac « pour son sens du raccourci malicieux », Villemot « pour son génie de la couleur » et Baltimore qui a renouvelé le genre au début des années 1980. Pour Collier, l'affichiste de cinéma doit « fortifier sans cesse sa culture d'images ». Lui-même a pour habitude, en entamant une création, de partir du titre du film. « Lorsque l'affiche sera découverte, dans la rue ou ailleurs, on recevra simultanément une forme plastique et un mot relayant la puissance du verbe. Ma composition va venir en soutien, en complément ou en dissonance par rapport au titre, pour créer une dynamique », comme avec *L'Ennui* de Cédric Kahn. Dans le métier, l'arrivée du numérique a été un apport décisif, il a « ouvert le champ des possibilités d'intervention sur une image dans des proportions inimaginables ! », estime-t-il. « Désormais nous pouvons entretenir, mieux que jamais auparavant, l'illusion que nous proposons une seule image alors que celle-ci est composée de multiples fragments hétéroclites », explique l'affichiste, les logiciels de retouche permettant « d'harmoniser les détournages, le contraste, de lisser le grain (...) de modifier les couleurs, la lumière, de donner épaisseur et matière à la typographie ». Mais

« la sophistication des outils, si elle est une aide, ne saurait tenir lieu de créativité... », met-il en garde. Invité à « définir le style Collier », il s'insurge presque. « Je me suis toujours efforcé de ne pas en avoir », dit-il. « Car c'est l'effet de signature, vampirisant le film lui-même, qui a perdu certains de mes petits camarades ! ». Pour autant, sa patte est aisément identifiable, comme en témoigne l'exposition. « On m'a souvent affirmé reconnaître mes affiches, de loin, dans la rue, alors ! En fait, ce qui me distingue est, je crois, mon goût immodéré et mon usage réfléchi de la typographie ». Il est assez circonspect vis-à-vis de l'évolution actuelle du métier d'affichiste. « Actuellement, tout comme pour la publicité générique, nous vivons une époque de formatage et de filiosité assez navrante » dit-il. « Cependant, il n'est pas interdit d'espérer, au nom du phénomène de cycles toujours renouvelé, en un retour du souci de créativité et en une plus haute estime accordée au spectateur, ce consommateur supposément ignare, ce que je me refuse à croire », conclut-il. Dont acte.

Exposition du 12 au 21 octobre au Village du festival



▲ La Fée aux choux

## Alice Guy, « une perfectionniste qui n'avait pas froid aux yeux »

Trois questions à Roselyne Blaché-Bolton, la petite fille d'Alice Guy, première femme réalisatrice de l'histoire du cinéma, dont des films sont projetés mercredi soir avant *L'Assassin habite au 21*, dans le cadre de l'hommage à Gaumont.

**Quelle image gardez-vous de votre grand-mère ?**

- C'était une femme active, vivante, sévère et soignée. Coquette aussi. Je ne l'ai jamais vue décoiffée, elle était toujours très élégante. C'était aussi quelqu'un de généreux. Elle mangeait avec son équipe pendant les tournages ; les gens aimaient beaucoup travailler avec elle. Ses collaborateurs disaient qu'elle réalisait ses films d'une main de maître. Ah, c'était une perfectionniste ! Une femme qui aimait faire les choses jusqu'au bout. Elle avait beaucoup voyagé et n'avait pas froid aux yeux. Elle conduisait ; elle a même piloté un avion. A 83 ans, elle est repartie aux Etats-Unis à la recherche de ses films, c'était une force de la nature.

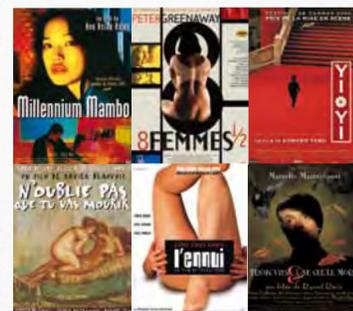
**Vous parlait-elle de sa vie, de sa carrière ?**

- Oui, souvent, mais j'avais 12 ans et tout ce qui m'intéressait c'était qu'elle m'achète une crème glacée ! Elle parlait beaucoup de grand-père aussi, qui était pour elle un homme de talent. Son tout premier film faisait seize mètres de bobines. Et pour ce qui est du scénario de *La Fée aux choux*, je vais vous dire comment lui est venue l'idée. Sa mère était directrice du Palais de la Mutualité, et pendant l'Exposition universelle de Paris de 1889, les Belges avaient créé les premières couveuses. Elle trouva alors amusant de remettre les enfants dans des choux, au lieu de ces boîtes modernes.

**Quel souvenir gardait-elle de ses années aux Etats-Unis ?**

- Elle a beaucoup aimé. C'était pour elle un pays très vivant, avec beaucoup de possibilités. Mais, un peu amère, elle avait pour habitude de dire que les Etats-Unis donnaient tout, pour après mieux le reprendre.

Alice Guy



## Deux belles projections destinées au jeune public, l'indémoudable *E.T.* de Steven Spielberg, qui souffle ses trente bougies cette année et le dernier film de Tim Burton, *Frankenweenie*, en avant-première nationale



Célèbre histoire d'amitié entre un petit garçon et un extraterrestre qui a déjà fait pleurer toute une génération de spectateurs à travers le monde, *E.T.* est de retour mercredi à l'heure du goûter, pour le plus grand plaisir des petits Lyonnais, qui le découvriront sur écran géant, à la Halle Tony Garnier. On y suit le jeune Elliott, qui découvre E.T., un extraterrestre inoffensif et apeuré, abandonné sur Terre par ses semblables, traqués par le gouvernement américain. Le garçon adopte immédiatement ce nouvel ami, malgré son allure étrange, le cachant de sa mère et le protégeant des adultes mal intentionnés. Ainsi naît un lien d'amour indestructible entre l'enfant et la créature, à trois millions d'années-lumière de chez elle.

*E.T. L'extra-terrestre* de Steven Spielberg, (*E.T. The Extra-Terrestrial*, 1982), copie restaurée par Universal et Steven Spielberg dans le cadre de la célébration des 100 ans du Studio et des 30 ans du film. Projection mercredi à 14h30, Halle Tony Garnier

Attendu en salles le 31 octobre en France, *Frankenweenie* a pour héros Victor Frankenstein, un petit garçon solitaire et passionné de sciences, dont le chien Sparky meurt sous ses yeux, écrasé par une voiture. Inspiré par les cours de physique d'un professeur excentrique, il parvient à rendre la vie au quadrupède. Un «miracle» qu'il aura du mal à dissimuler très longtemps, notamment auprès de ses camarades de classe, aussi curieux que jaloux de sa découverte. Dans un magnifique noir et blanc, *Frankenweenie* marque le retour de Tim Burton au film en stop-motion, l'une des techniques d'animation les plus anciennes, qu'il avait déjà utilisée pour *L'Étrange Noël de M. Jack* et *Les Noces funèbres*. Les personnages sont des figurines articulées, déplacées image par image (24 fois par seconde) pour recréer l'illusion du mouvement, et retrouver la poésie des débuts du cinéma.



*Frankenweenie* de Tim Burton (2012) en avant-première nationale. Programme enfants dans les écoles des communes du Grand Lyon. Samedi à 14h15, Pathé Bellecour.



### BRÈVES



### *Final Cut, Mesdames et Messieurs de György Pálfi : Boy meets girl*

« Aujourd'hui plus personne ne tourne en Hongrie, faute d'argent » se désole György Pálfi. En attendant des jours meilleurs, ce jeune réalisateur cinéphile s'est enfermé, des mois durant, dans une salle de montage avec ses films préférés, pour amoureusement... les découper ! Il en a tiré un film-patchwork, assemblage de plus de 1.400 plans, extraits de quelque 500 scènes d'amour, parmi les plus belles de l'histoire du cinéma. Sa méthode ? Traiter l'histoire du cinéma comme une montagne de rushes à recycler, afin de rebâtir une ligne narrative originale. « J'ai cherché ce que ces 500 films pouvaient raconter de commun, et j'ai trouvé deux thèmes : la lutte du bien contre le mal, et l'amour qu'un homme et une femme éprouvent l'un pour l'autre. Alors bien sûr, j'ai choisi l'amour », dit-il. *Métropolis*, *Indiana Jones*, *Le Parrain* ou *Avatar* se côtoient au fil de *Final Cut*, produit par le cinéaste magyar Béla Tarr, qui se déguste, au choix, façon madeleine de Proust ou quizz pour cinéphiles.

Projection de *Final Cut - Mesdames et Messieurs*, de György Pálfi (2012), mercredi à 19h45 au Pathé Bellecour.

### Isabelle Huppert, Michael Cimino à Lumière : exceptionnelle clôture !

Séance de gala pour clore Lumière, dimanche : le réalisateur de *Voyage au bout de l'enfer* et de *L'Année du dragon*, Michael Cimino, assistera à la projection de son film *La Porte du paradis*, au côté d'Isabelle Huppert son actrice et de sa productrice Joann Carelli, dimanche à la Halle Tony Garnier. *La Porte du paradis*, présenté en copie restaurée grâce à The Criterion Collection et à MGM, ressortira en salles en février 2013 grâce au distributeur Carlotta Films.



### Un blog d'étudiants sur Lumière

Pour la 2<sup>e</sup> année consécutive, des étudiants en master de journalisme à Sciences Po Lyon tiennent leur blog consacré au Festival Lumière, « Encre & lumière » sur lequel on retrouve des portraits, des reportages, des entretiens, des regards en coulisses... à l'adresse <http://toutelalumiere.blog.lemonde.fr>



Partenaire officiel du festival Lumière, à ses côtés depuis ses débuts, BNP Paribas installe sa webradio, Séance Radio, au cœur de son agence de Lyon Grenette : enregistrement d'émissions spéciales, diffusion de B.O. de films, de chroniques, d'actualités, places de cinéma à gagner, à l'agence 39, rue Grenette. Séance radio à écouter sur [www.seanceradio.com](http://www.seanceradio.com) - @seanceradio. Disponible sur l'AppStore et sur Google Play.

j'aime le cinéma!  
agnès b.

### Au programme JEUDI



*Extrêmement fort et incroyablement près* de Stephen Daldry  
présenté par Max von Sydow  
Pathé Bellecour 3<sup>e</sup> salle, 10h15



*Baby Cart 3 : Dans la terre de l'ombre* de Kenji Misumi  
Comœdia, 22h



*Mariage à l'italienne* de Vittorio De Sica  
Pathé Carré de Soie, 20h30



*Sciussia* de Vittorio De Sica  
UGC Astoria, Lyon 6<sup>e</sup>, 20h30



*Runaway train* d'Andrei Konchalovsky  
UGC Ciné Cité Internationale, Lyon 6<sup>e</sup>, 20h30

Cette manifestation est organisée par l'Institut Lumière

INSTITUT LUMIERE

Elle est rendue possible grâce à

GRAND LYON communauté urbaine Rhône-Alpes Région

et soutenu par



RHÔNE LE DÉPARTEMENT



LUMIÈRE 2012  
GRAND LYON FILM FESTIVAL  
15/21 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier / Delphine Nicol  
Rédaction : Rébecca Frasquet, Bruno Thévenon, Charlotte Bonnet  
Suivi éditorial : Thierry Frémaux  
Imprimé en 5200 exemplaires

Institut Lumière  
25 rue du Premier Film, 69 008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)